

BUREAUX: Rue Nain, 1.

Roubaix, Tourcoing:
Trois mois... 12 f.
Six mois... 23
Un an... 44

L'abonnement continue, sauf avis contraire

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR-GÉRANT: J. MENOUX

Le Nord de la France:
Trois mois... 12 f.
Six mois... 23
Un an... 44

ANNONCES: 15 centimes la ligne
RÉCLAMES: 25 centimes
— On traite à forfait. —

On s'abonne et on reçoit les annonces: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée. A PARIS, chez MM. Havas, Laffitte-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8; A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

ROUBAIX, 16 MARS 1871

Voir aux dernières nouvelles.

Dépêches télégraphiques

(Service particulier du Journal de Roubaix.)

Deux agents de police ont failli être assassinés hier, sur la place de la Basilique.

Les gardes nationaux de Montmartre ont résolu de rendre les canons contre un reçu en règle.

Un nommé Henry s'est institué général en chef de la garde nationale et a établi son quartier général au coin de la chaussée du Main et de la rue de Larocheboucault.

Ferrières, 13 mars.

Hier soir, après la clôture des négociations avec le général Stosch, M. Favre est retourné à Paris.

L'entretien des troupes a été réglé de façon qu'il sera commencé par 800 mille hommes et diminuera en raison du retour des troupes jusqu'à 150 mille et finira par 50 mille.

Nancy, 14 mars.

L'empereur est arrivé hier soir, accompagné du prince Charles.

Le prince royal est attendu aujourd'hui. Il partira demain pour Metz.

Londres, 15 mars.

Le Times publie une dépêche de Cassel d'hier, disant que M. Castelnaeu est allé présenter une lettre de Napoléon III à l'empereur Guillaume.

Napoléon partira certainement pour Chislehurst dans quelques jours.

Le Daily Telegraph publie une correspondance de Paris disant qu'on redoute des troubles à la mi-carême.

Londres, 15 mars.

On annonce de Rio-Janeiro: « La démission du ministère a été demandée.

On dit que M. Paranhos sera chargé de former un nouveau cabinet, mais il n'y a rien de positif.

La révolution à Montevideo est dans le même état. »

Florence, 14 mars.

Le Sénat a terminé la discussion générale du projet de réorganisation de l'armée.

La Chambre a approuvé l'article 16 des garanties.

L'International dit que le ministre demandera un crédit de 150 à 200 millions, afin de compléter l'armement.

L'International croit que la session sera close prochainement.

Madrid, 14 mars.

Les résultats connus des élections donnent: 38 républicains, 52 carlistes, 10

montpensiéristes, 16 parlementaires (centre), 6 modérés, 8 indépendants et 237 ministériels.

Bucharest, 14 mars.

Par ordre de M. de Bismark, le consul général allemand a demandé au gouvernement roumain de reconnaître la garantie pour les obligations des chemins de fer Stroussberg.

Le différend pendant doit être réglé par voie légale.

Les négociations.

Les diplomates chargés de négocier la paix à Bruxelles, sont, sans doute, des inconnus pour un grand nombre de nos lecteurs. Voici quelques renseignements à leur égard:

M. le baron Baude, le plus jeune de ces diplomates, a été longtemps premier secrétaire de l'ambassade de France à Londres, dont le titulaire était alors le prince de La Tour d'Auvergne. Homme du monde, autant qu'homme d'esprit, le jeune ministre représente assez le type du parfait diplomate. Froid, correct, réservé, on le dit doué d'une grande fermeté et d'une droiture peu commune.

M. Baude a fait preuve de beaucoup de tact et d'une véritable habileté, au moment des difficultés survenues entre le cabinet d'Athènes et la Sublime Porte. Ses opinions politiques le rapprochent des partisans de la monarchie constitutionnelle.

Le général Caillé est évidemment désigné pour la partie qui concerne la délimitation des frontières. Son expérience en pareille matière est connue. Il a été en effet pendant plusieurs années, président de la commission de la délimitation des frontières de la France et de l'Espagne, commission dont les travaux ont pris fin il y a environ deux ans.

M. de Goulard est l'ami personnel de M. Thiers. Conseiller général du département du Gard, il n'est point ennemi de la légitimité. M. de Goulard a fait des études spéciales sur quelques-unes des questions les plus délicates qui seront agitées dans le cours des négociations.

M. Declercq, enfin, jouit d'une assez grande notoriété pour qu'il ne soit pas nécessaire de rechercher quelles causes ont pu le désigner au choix du président de République. Les ouvrages de M. Declercq font autorité dans les chancelleries de l'Europe.

S'il faut en croire la France, M. de Bismark se rendra à Bruxelles afin d'activer les négociations de telle sorte qu'elles puissent être soumises à la Diète fédérale dès l'ouverture de la session.

Les plénipotentiaires qui accompagneront M. de Bismark sont: le conseiller privé Abeken, le comte de Bismark-Bohlen, de Kendell et le conseiller de légation, Bucher.

Discours prononcé par M. Thiers à la séance du 10 mars de l'Assemblée nationale.

(Suite et fin.)

Il ne s'est pas écoulé un seul jour de la semaine passée qu'on ne m'ait demandé de me rendre à Paris; il n'y a pas eu un jour où je n'ai été plein de douleur de ne pouvoir m'y rendre personnellement; car mon devoir, celui que vous m'avez imposé, c'est d'être là, toujours...

QUELQUES MEMBRES A GAUCHE. — Et nous aussi!

M. LE CHERF DU POUVOIR EXÉCUTIF. — Et vous aussi, sans doute. Nous ne nous séparerons de vous en quoi que ce soit; nous n'avons pas d'autre force que la vôtre, que celle que vous nous donnez. Quand vous nous en retirerez la moindre parcelle nous ne serons plus rien et nous vous le dirons, (Très bien! très bien!)

Messieurs, je vous le demande, est-ce qu'il nous était possible d'abandonner Paris, d'en rappeler le ministre des affaires étrangères, le ministre des finances, et le ministre de l'intérieur? Non!

Nous avons même fait plus; le ministre de la marine pouvait presque indifféremment siéger à Paris ou siéger ici; la nature de ces travaux ne lui imposait pas l'une de ces résidences plutôt que l'autre; nous l'avons pourtant prié de s'y rendre parce qu'il y est populaire, parce qu'il y est illustre non-seulement par beaucoup de sens, mais par un courage que moi qui ai frappé d'admiration tous les habitants de Paris, et qu'il s'y est acquis une popularité dont nous sommes heureux de pouvoir nous servir. (Très bien! très bien!)

Ainsi quatre ministres sont à Paris: maintenant pouvons-nous nous y transporter tout en laissant l'Assemblée ici? Je vous le demande, messieurs, si je n'étais séparé de vous un seul jour, n'auriez-vous pas cru que j'abandonnais, en ce moment, l'un de mes principaux devoirs? L'un de mes principaux devoirs c'est de ne pas vous quitter un instant. (Très bien! très bien!) L'un de mes principaux devoirs c'est d'être toujours auprès de vous pour vous avertir, pour vous faire connaître les nécessités, pour vous mettre les faits sous les yeux, afin que vous, inspirés par vous, vous, avertis par nous, nous puissions, de concert, marcher dans la même voie, vers le même but. Cette voie, ce but vous le connaissez, messieurs, c'est le salut du pays: si nous pouvions avoir l'honneur et le bonheur de l'obtenir par nos efforts réunis. (Très bien! très bien! — Applaudissements.)

Non, messieurs, il n'y a pas de danger pour vous. Où que vous alliez, il n'y en a pas; s'il y en avait, je devrais être en avant de vous; je devrais m'exposer le premier à ce danger. Je ne puis me séparer de vous, messieurs, je ne puis me méloigner de votre influence un seul instant.

Je n'ai pas cru que cette grande et difficile tâche qui m'oblige à être auprès de vous pouvait être remplie par moi tout seul; j'ai demandé à quelques-uns de mes collègues de rester avec moi; c'est ainsi que par une nécessité absolue, une partie du gouvernement a dû résider à Paris et l'autre ici.

Il faut que cet état de choses cesse, je le dis en conscience. Dieu me garde de vouloir peser sur vous, de vouloir violenter non-seulement vos résolutions, mais vos penchants; et il y en a de très divers ici. Encore une fois, Dieu me garde d'avoir une telle prétention, mais il faut faire sentir la nécessité que cet état de choses ne continue point et que je trahirais votre confiance si je vous disais que nous pouvons continuer à gouverner de deux centres aussi distants l'un de l'autre que Paris et Bordeaux.

Messieurs, je parle devant une Assemblée trop éclairée pour être obligé d'insister davantage sur cette démonstration; je me déferais trop de votre sagacité, je ne compterais pas assez sur le secours que vous me prêteriez en m'écoutant et en devinant tout ce que je ne puis vous dire.

Vous en êtes donc, je l'espère, profondément convaincus. Il faut que les deux parties disjointes du gouvernement se réunissent, sans quoi il n'y a pas de gouvernement. Et voilà notre excuse d'avoir jeté au milieu de vous une question qui vous divise. Ainsi, messieurs, pénétrés de cette nécessité que le gouvernement siégeant à Bordeaux se rapprochât du gouvernement siégeant à Paris, et ne voulant pas nous séparer de vous, il a fallu que nous vinssions vous prier de vouloir, comme nous, vous rapprocher de Paris.

Maintenant, je savais bien qu'en prononçant ce mot grand et glorieux, et à certains jours, terrible, ce mot, qui retentit non-seulement dans toute la France, mais dans le monde entier, je savais qu'en prononçant ce mot nous allions voir éclater des dissentiments, alors, cependant, qu'il n'y a aucun parti qui méconnaisse la grandeur du Paris, qui méconnaisse le merveilleux service que Paris vient de rendre, il y a peu de jours, à la France.

J'ai parcouru l'Europe; j'ai vu beaucoup de puissances étrangères qui nous portaient un vif intérêt, j'ai vu chez elles une sorte d'inquiétude; car si l'on n'osait pas, nous secourir, on désirait néanmoins nos succès. L'Europe savait bien, que vaincus, nous lui manquerions, et chaque jour, elle déplorait amèrement, non pas l'abaissement de la France — la France n'est pas abaissée, elle est toujours grande — mais on déplorait ses malheurs. (Très-bien! Très-bien!)

J'ai vu que la résistance de Paris, qui, pour moi, n'était pas imprévue — j'avais cru à cette résistance — j'ai vu que cette résistance imprévue relevait le cœur de tous nos amis en Europe, qu'elle rehaussait l'opinion qu'on se faisait de la France; j'ai vu à quel point cette résistance nous grandissait. Et, pour ma part, messieurs, je vous le dis franchement, je ne pourrais pas, sans horreur de moi-même, être ingrat pour cette vaillante population qui a relevé la France aux yeux du monde entier. (Applaudissements.)

Je le sais, il n'est pas vrai que Paris ait été toujours l'auteur de la guerre civile en France; il est plus vrai de dire qu'il en a été plus souvent le théâtre que l'auteur véritable. (C'est vrai! Très bien! sur plusieurs bancs.)

Mais il est vrai de dire que ce grand Paris a fait des fautes. Il faut dire la vérité à tous les grands de la terre; peuples, nations et rois, quand on vit sous des rois. Oui, sans doute, Paris a commis des fautes. Il a fait de grandes et nobles choses dans le passé; il a fait de nobles choses toutes récentes, mais il n'a pas évité de faire des fautes, je le reconnais, moi qui lui dois de m'avoir arraché à ma retraite — ce que je regrette souvent — et de m'avoir mis en présence de ce gouvernement que je combattais, sans haine pour les personnes, mais avec le sentiment profond qu'il perdait mon pays. Ce Paris qui m'a mis en présence du gouvernement impérial dans le moment où j'étais oublié, et point malheureux de l'être, ce Paris, je lui dois beaucoup, et j'usurai de cette reconnaissance pour pouvoir lui dire la vérité librement.

Paris a fait des fautes, et il les paye, il les paye d'un prix bien cher, messieurs: il les paye de votre méfiance. (Sensation marquée.)

Moi aussi, je la comprends; mais faut-il nous laisser égarer par des préventions in-

justes, invincibles? Non je ne vous propose pas aujourd'hui de rentrer tout de suite dans Paris comme beaucoup de mes amis le pensent. Comme beaucoup d'hommes sincères et honorables le pensent dans les opinions les plus contraires, non.

A mon avis, il faut que le calme soit complètement rétabli dans Paris pour que la question puisse être résolue dans les conditions où elle doit l'être. Nous ne vous proposons pas de rentrer dans Paris; nous vous proposons de vous en rapprocher assez pour que le gouvernement soit possible, et que le temps qu'il faudra prendre à se porter du point où vous résiderez, au point où siégera le gouvernement, c'est-à-dire à Paris, soit si peu considérable que les affaires n'en souffrent pas.

C'est là le motif du choix que nous vous proposons, celui de Versailles, sur lequel nous insistons, (Marques nombreuses d'assentiment.)

Mais on m'a dit, et j'ai entendu dire ici: « Et pourquoi ne pas aller à Paris? » Eh bien? messieurs, voici ce que j'ai répondu dans un bureau dont j'avais l'honneur de faire partie, je vais vous le répéter, et j'espère que je vais justifier à vos yeux la promesse de sincérité absolue que je vous ai faite en débutant.

Entrer dans Paris tout de suite, c'était résoudre la question, et nous n'avons pas voulu la résoudre. On m'a demandé pourquoi. Je vais vous le dire.

Toute la politique que nous vous avons annoncée, le jour où je vous ai présenté mes collègues, cette politique, permettez-moi de vous l'exposer encore une fois en peu de mots, pour qu'il n'y ait entre nous aucun malentendu.

Pourquoi, messieurs, aucun membre de cette Assemblée n'a-t-il osé à vous proposer de vous déclarer constituants? Pourquoi? C'est un grand acte de sagesse que vous avez fait en ne portant pas même votre esprit sur cette pensée-là.

Est-ce que c'est le pouvoir qui vous manque? Non; vous êtes souverains, souverains autant qu'aucun gouvernement l'a jamais été. (Mouvement.)

Jamais, non jamais un pays n'a été interrogé plus sincèrement, et jamais il n'a répondu plus sincèrement que dans cette dernière occasion. (Nouvelles marques d'assentiment.)

Le pays était en partie occupé, et là où il n'y avait occupation, l'étranger ne s'est pas mêlé du tout de vos élections. Dans les autres parties de la France, certains préfets auraient voulu s'en mêler; ils n'en ont pas eu le temps. (Rires. — Applaudissements.)

Ainsi, grâce à l'indifférence de l'étranger, grâce au défaut de temps pour l'administration qui a précédé celle que vous avez instituée, les élections n'ont été tourmentées en aucun sens; le pays a cédé à ses instincts les plus sincères, les plus involontaires, vous le dirai-je, en vous appelant ici. Vous êtes donc la souveraineté vivante, et le pays, en vous nommant, n'a songé à vous imposer aucune limite. (C'est vrai! c'est vrai!) Il n'est pas entré dans son esprit de vous en imposer aucune.

Et cependant, spontanément, par un acte de sagesse qui vous honore, et qui me remplit d'espérance, car le salut de la France, messieurs, ne peut résulter que de votre sagesse... (Très-bien!) spontanément par un acte de sagesse que j'admire, que j'honore, dont je vous remercie, vous vous êtes dit: « Nous ne serons pas constituants... » (Légers rumeurs à droite. — Mouvements en sens divers.)

Veillez, messieurs, me laisser achever ma pensée, et vous verrez, j'ose le dire, à quel point elle est profondément vraie.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.
du 17 MARS 1871.

— 38 —

LES DAMNÉS

DE L'INDE

PAR MÉRÉ

DEUXIÈME PARTIE

XIII

SUITE

Surcouf fit ranger son escouade de marins sur une seule ligne, et leur dit: « Cette prise est à nous. Une part pour l'équipage du Breton, l'autre pour nos pauvres; rien pour le capitaine. Êtes-vous contents? »

Tous les marins secouèrent leurs hanches d'abordage et crièrent: « Vive Surcouf! »

« Vive la France! » cria le capitaine breton; et il commanda la manœuvre d'habitude.

Le comte Raymond, dont la poitrine disparaissait sous des flots de dentelles, s'était placé au milieu des marins, et il affectait de ne pas regarder du côté de Samarang, tant il craignait d'être surpris dans une distraction puérile par l'œil de l'infatigable Surcouf.

Le Breton vola comme un aigle et tomba dans les eaux du Star. Tous les marins du corsaire se couchèrent sur le pont, le comte resta debout pour ne pas chiffonner ses dentelles; la mitraille et les balles sifflèrent comme un ouragan. Surcouf cria: « Échec et mat! »

Tout le monde se releva, on jeta les grappins d'abordage, et trente hommes, trente géants, armés de haches et de pistolets, se précipitèrent aux sabords du Star, Surcouf en tête, et envahirent le pont avec une furie d'attaque impossible à décrire par la plume ou le pinceau. Les tempêtes qui déracinent les arbres, les lames de l'Océan qui coupent les mâts, les coups de foudre qui abattent les temples indiens, peuvent seuls être comparés à cette trombe vivante d'hommes de fer qui secouaient un navire comme un jouet d'enfant, et, le tenant captif sous leurs pieds, criaient à l'équipage ennemi: « Bas les armes, ou nous exterminons tout! »

Il y avait sans doute à bord du Star

de braves marins qui auraient combattu jusqu'à la mort et ne se seraient pas contentés d'une première défense; mais un navire marchand n'est pas un homme de guerre (man of war), comme disent les anglais. Il y avait sur le pont des femmes, des enfants, des vieillards, des passagers, dont les cris lugubres glaçaient le courage du capitaine et qui, par un encombrement tumultueux gênaient les manœuvres du bord.

On mit bas les armes; on se rendit à discrétion. Aussitôt le Breton, dégageant ses grappins, et monté par quatre hommes seulement, prit le large pour naviguer de conserve avec le Star. Surcouf et presque tout son équipage restèrent à bord du vaisseau pris, et on gouverna pour atteindre la côte de Samarang.

Surcouf fit faire un ballot énorme de toutes sortes d'étoffes servant à la toilette des femmes; il joignit à ce colis presque tout le tabac et toute la paille de Manille que le Star avait à bord, et une grande quantité d'armes à feu et de munitions de chasse et de guerre; cela fait, il appela le comte Raymond et lui dit: « Cher camarade, voici votre part. En arrivant chez Vandrusen, vous pourrez faire des vendues. »

Ainsi, dit le comte, vous me donnez mon congé.

Bien à regret car vous êtes un bon soldat; mais vous vous êtes si noblement conduit que vous méritez un congé absolu.

« Ma vie est toujours à vous, capitaine, répondit le comte du ton le plus affectueux. »

« Je l'accepte, dit Surcouf en riant, et je la donne à la plus belle de nos créoles. Ne lui parlez pas de notre abordage, elle me maudirait; je crains les malédictions des femmes. Si elle savait que j'ai mis ce grand diable de Star dans votre paradis, elle crèverait les autres d'Éole, comme Junon. »

« Persistez-vous toujours dans votre résolution? »

« Oh! toujours! je suis obligé d'hériter de la rancune de mon ami le pauvre Despremonts; je suis son légataire. — Nous ferons casser le testament, dit Raymond. »

« Impossible; c'est un testament mystique; une âme le donne, une âme le reçoit; il n'y a pas de notaire entre deux... Mais voilà de pauvres femmes là-bas qui continuent de se désoler; permettez-moi d'aller leur dire quelques bonnes paroles. »

Surcouf marcha vers l'arrière du Star, pour consoler ces pauvres passagères, et c'était un acte de pure charité, car la jeunesse et la beauté ne brillaient pas dans ce groupe. On devrait toujours choisir ses amis dans les hommes qui parlent avec bonté aux femmes vieilles et laides.

« Comte Raymond, dit-il en appelant, je ne veux plus la revoir, mais je veux lui envoyer un présent de marin. »

« Ah! montrez-moi cela, dit Raymond. »

« Regardez. »

« Et il montrait la chaloupe au comte. — Et il paraît alors, dit le comte en riant, que vous voulez entretenir son amitié. »

« De loin, répondit Surcouf. — Ce sera son canot de promenade, n'est-ce pas? »

« Il y a de la place pour deux, comme vous voyez, dit Surcouf. Et se retournant vers les matelots, il ajouta: »

« Appoitez-moi de suite du cinabre et un pinceau... Le temps presse, comte Raymond; nous filons bien, et vous allez arriver... Tiens! comme ce mot l'a fait pâlir! »

« Parbleu! dit le comte, ce n'est pas un abordage que vous m'annoncez! on pâlerait à moins! »

« Vous lui direz, reprit Surcouf, que je suis le parrain de son canot de promenade. »

« Et prenant le pinceau, il le trempa dans le cinabre et écrivit sur l'arrière ce mot: Aurore. — C'est charmant, dit le comte. Voilà une galanterie de marin qui serait applaudie à Versailles. — Vous autres, reprit Surcouf en s'adressant aux matelots, faites sécher cette pein-